



Enseignement & *transmission*

par Cyrille J.-D. Javary



de vie entre Chinois, rien de plus naturel et de plus nécessaire. Et si par « religion », on entend surtout les aspects culturels de la vie familiale et sociale, il faut alors, au-dessus des trois religions, établir dans toute son autorité mystérieuse et bien réelle, le culte des ancêtres.

De l'enseignement à la transmission

« Enseignement » dérive en français d'une très vieille racine indo-européenne : *sek*, qui disait l'idée de : couper, sectionner, et qui a notamment donné le mot : signe. De là, il n'y a qu'un pas à franchir pour en arriver à ce qui *dé-sign*e, comme une : enseigne qui renseigne. « Enseigner », c'est donc d'abord : signaler, faire connaître, donner une indication qui précise une chose ou une idée, en la séparant des autres. Ce n'est que bien plus tard qu'« enseignement » prendra le sens qu'il a maintenant de transmission d'un savoir ou de connaissances. En chinois, l'enseignement ne s'enracine pas sur l'idée de dissociation, mais sur celle de transmission. Le caractère qui l'écrit 教 jiāo, est composé de deux éléments. A droite 攴 un signe qui est globalement un marqueur d'autorité. A gauche, un idéogramme à part entière : 孝 xiào, qui est un des maîtres mots de la culture chinoise puisqu'il désigne ce que nous appelons maladroitement la piété filiale. Ce caractère 孝 xiào est lui-même composé par la superposition de deux mots ; en haut 老 lǎo, qui signifie « vieux et honorable » et en dessous 子 zǐ : enfant, fils. La combinaison des deux fait apparaître une image fort significative par la scène qu'elle évoque : un honorable vieillard, à qui l'âge a rendu la marche difficile, est aidé dans sa marche par un jeune enfant. Les deux avancent vers l'avenir. « Piété filiale », la traduction usuelle de 孝 xiào écrête complètement cette valeur fondamentale de réciprocité entre génération dont l'autorité fonde la valeur de l'enseignement comme transmission d'une génération à l'autre.

Le culte des ancêtres

Comme tout ce que pense l'esprit chinois, cette transmission n'est pas à sens unique, elle fonctionne par aller et retour ; et c'est ce mouvement de balancier qui relie la piété filiale avec le culte aux ancêtres, chacun étant la conséquence et le prolongement de l'autre. Par exemple, le grand deuil de trois ans que l'on devait tenir à la mort de ses parents et pendant lequel les fonctionnaires impériaux, tout en continuant de percevoir leurs émoluments*, étaient mis en congé pour pouvoir se consacrer à leur souvenir, est justifié comme étant l'écho

Comme à chaque numéro, Cyrille Javary nous convie à une passionnante exploration de la richesse unique de la pensée et de l'écriture chinoises. Il nous éclaire aujourd'hui sur la notion d'enseignement.

Les Chinois n'ont pas de la religion la même idée que nous. Ce n'est pas avec le mot « religion » qu'ils désignent les trois fondamentaux de leur culture, mais avec l'expression Sān Jiào 三教, littéralement : les « trois enseignements », car il s'agit de trois manières de vivre et de mourir. Comme le dit le père Larre : *Le Confucianisme n'est pas une religion, le Taoïsme est un ensemble de pratiques de longue vie avec des aspects religieux, et le Bouddhisme, philosophie de l'existence importée des Indes, est ce qui ressemble le plus à une religion organisée à dominante monastique. (...) Ce sont des enseignements, parce qu'ils professent, avec autorité, ce qui intéresse en Chine : la signification ultime de la vie de l'être humain, des modèles d'existence. Maintenant que des cultes s'organisent pour fixer l'enseignement et permettre, par la célébration, une communion*

des trois années qui suivent la naissance, lorsque le nouveau-né dépend entièrement de ses parents.

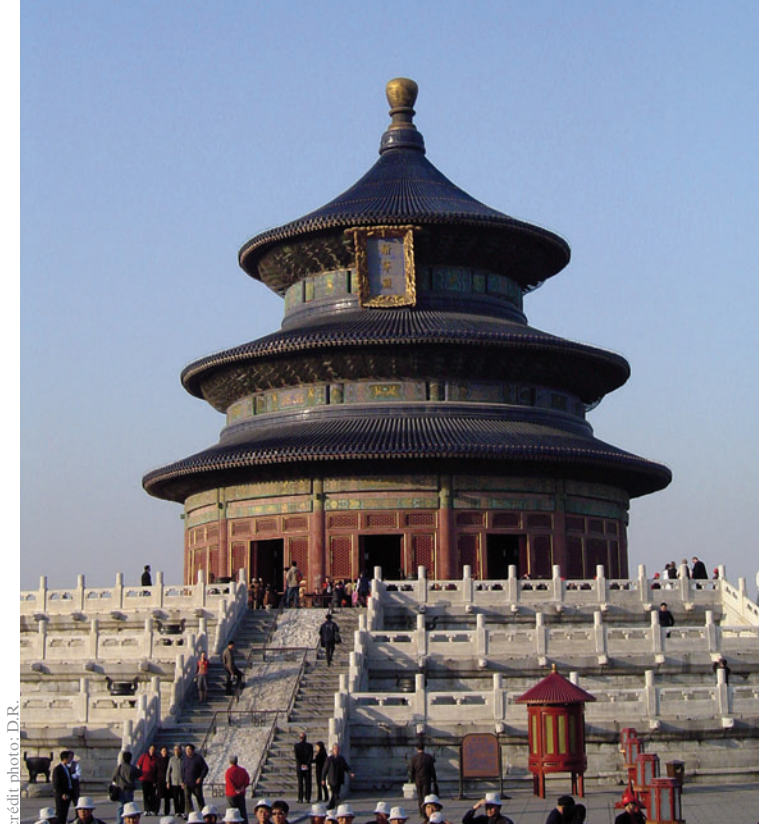
Dans le même ordre d'idée, et toujours façonné par le battement Yin/Yang, pour l'esprit chinois, les défunts ne sont pas morts : ils sont partis vivre ailleurs, dans un monde invisible qui n'est pas pour autant radicalement séparé du monde des vivants. C'est ce qui fonde le « culte aux ancêtres », lui aussi fort mal nommé car il ne s'agit ni d'un « culte », mot qui appartient au domaine religieux, ni d'une superstition spectrale, mais plutôt de la tranquille affirmation en une infinie confiance dans l'éternité de la vie. Le devoir naturel de la piété filiale, à savoir nourrir et entretenir ses parents devenus trop vieux pour y pourvoir par eux-mêmes, ne s'arrête pas à leur décès. Ce qui entraîne une double obligation : d'abord continuer à pourvoir à leur bien-être quotidien dans le monde où ils demeurent, et aussi leur assurer une descendance mâle qui poursuivra le rituel à son tour.

Cette idée de l'au-delà, et l'attitude qui en découle, résulte d'un renversement complet dans la conception des relations entre les vivants et les défunts qui est apparu sur les rives du Fleuve Jaune il y a environ trois mille ans. Auparavant, comme dans toutes les cultures où régnait l'animisme archaïque, les défunts étaient vécus en Chine comme des entités toutes-puissantes qui devaient impérativement être conciliées par des sacrifices et des offrandes. Dans la perspective de la piété filiale, ce rapport de force s'inverse.

Puisque c'est aux enfants qu'incombe la charge de nourrir leurs parents, même après leur mort. Ce sont les défunts qui alors dépendent des vivants et non plus le contraire. Enraciné dans cette conception transgénérationnelle, le culte aux ancêtres prendra la forme d'offrandes de nourritures réelles (dont les défunts ne goûtent que la part subtile, la part matérielle étant ensuite dégustée en famille), et aussi de toutes sortes de substituts en papier d'objets de la vie quotidienne et de liasses de billets symboliques qui leur permettront de subvenir à leurs besoins dans le monde où ils vivent. Tout cela étant transmis au moyen du feu, lequel a le pouvoir de rendre les choses invisibles sans altérer leur substance.

Le Temple du Ciel

Une autre conséquence essentielle de ce point de vue dérive de l'homothétie entre la structure familiale et la structure étatique, la correspondance entre l'administration terrestre et la bureaucratie céleste qui a abouti à ce qu'il faut bien appeler la « religion laïque impériale », et dont la « cathédrale » est le Temple du Ciel, symbole architectural de Pékin, car il ne peut y avoir de Temple du Ciel que dans la capitale où résidait l'empereur. Dans ce magnifique bâtiment,



crédit photo : D.R.

on n'y priait aucun dieu ! Consacré à aucune divinité, le Temple du Ciel n'est pas un temple à proprement parler, mais un oratoire privé, uniquement consacré au culte ancestral, où l'empereur, dont le titre le plus important est : Fils du Ciel, rendait hommage à son père, le ciel. Et c'est pourquoi son nom chinois : tiān tán 天壇 littéralement : « autel pour le sacrifice rituel au ciel » ne comporte pas la notion de temple.

Il n'y a en Chine qu'un seul ciel et il ne représente ni un dieu, ni un lieu. L'idéogramme qui le désigne 天 tiān, le dit sans

Une infinie confiance dans l'éternité.

ambages. Il s'écrit à partir du caractère désignant l'être humain 人 rén (les deux pieds écartés bien posés sur le sol). De cette mince silhouette dérive l'idéogramme évoquant la grandeur 大 dà, qui représente ce même être humain écartant les bras (le trait horizontal), mimant le geste universel qui évoque l'idée de grandeur. Pour en arriver au ciel 天 tiān, il suffit de surmonter le caractère 大 dà d'un trait horizontal, évocateur d'une limite. Voilà qui définit le ciel comme : la limite supérieure de la grandeur. Définition que chacun peut constater de visu : rien sur terre n'est plus grand que le ciel et qui convient aussi bien au ciel qu'au Ciel, car elle pose un rang, pas une nature.

Confucius parlait souvent du ciel mais pour lui, comme pour tous les philosophes chinois, le ciel n'est pas un dieu, mais le nom donné à une sorte de régulateur impersonnel assurant la bonne marche des saisons et le bien-être de tous les vivants. ■

* Rétribution, avantage pécuniaire.

Retrouvez la diaphérence de Cyrille J.-D. Javary consacrée au Temple du Ciel sur : www.generation-tao.com Pour + d'infos, consultez le carnet d'adresses p. 60.

Tiān tán, le temple du ciel : « Dans ce magnifique bâtiment, on n'y priait aucun dieu ! ».



Portrait

Cyrille J.-D. Javary est écrivain et conférencier, consultant et formateur en civilisation, culture chinoises anciennes et modernes. Il est aussi traducteur du Yi Jing, fondement depuis 25 siècles du mode de pensée Yin/Yang. Il fonde en 1985 le Centre Djohi pour l'étude et l'usage du Yi Jing. Auteur de nombreux ouvrages, il a également mis au point un jeu interactif de formation à l'esprit chinois fondé sur les principes du Yi Jing et appelé : la Grande Marelle du Yin/Yang.